



Lu si...

opiniâtement, paisiblement, à la folie, tendrement, sous la tonnelle, un peu, beaucoup...

Edi tion octobre - novembre 2011 - n°1 - Prix France 2,20 €

DOSSIER SPECIAL

*C'EST parce qu'elle avait les joues rondes qu'on l'appelait Pomme. Elles étaient aussi très lisses, ses joues, et quand on en parlait devant elle, de ses joues, tellement elles étaient lisses et rondes, ça les faisait même reluire un peu.**

** Pascal Lainé, La dentellière, Folio n°726, p.15*

POMME: ni Belle de Boskoop, ni Jardin des Hespérides. Pas de discorde, pas de fruit défendu.

Mais verte, oui, et à croquer.

Alors il la croqua.

Puis la jeta. C'est ce qu'on fait, n'est-ce pas, quand ça ne sert plus ?

Adri enne



Une rupture

ELLE regrettait un peu de ne pas lui avoir dit tout ce qu'elle avait sur le cœur ce jour-là. La conversation avait pris un tour plutôt amer et elle n'avait pas souhaité envenimer la situation. Après tout, N. était son amie, et se taire lorsqu'on n'a rien de bien à dire est toujours le meilleur choix. N'est-ce pas ?

Au lieu de plier, de terminer la conversation de manière aussi fade, elle aurait voulu s'imposer, se rebiffer. Montrer les crocs à son tour, faire comprendre qu'elle en avait assez de se faire maltraiter par quelqu'un qui disait être son amie, sa sœur – car ce n'était pas la première fois qu'une telle chose se produisait entre elles. Elle aurait aimé lui dire combien elle détestait ce comportement injuste et injustifié ; cette méchanceté aveugle et gratuite qui la blessait. Elle se sentait trahie au plus haut point.

Au final, elle n'avait rien fait de tout cela. Peut-être parce qu'une partie d'elle-même respectait encore un peu N. Mais elle savait bien que rien ne pouvait plus être pareil. Leur relation avait commencé à s'étioler depuis quelque temps déjà. Elle avait remarqué que le comportement de N. avait changé : il était devenu trouble, comme si elle avait quelque chose à cacher. Le point de non-retour avait été franchi.

Petit à petit, elle coupa les ponts. Elle ne reparla jamais de l'incident, et ne s'attendait pas à ce que N. s'excuse : elle était trop fière pour reconnaître ses torts. S'excuser serait l'équivalent d'une défaite. Elle ne s'avouerait pas vaincue.

Les courriels s'espacèrent... les coups de fil aussi. Ils restaient bien entendu courtois, mais cette confiance mutuelle, partagée, était perdue. Elle le sentait, et savait que N. le sentait aussi.

Elle avait reçu une carte virtuelle de sa part pour son anniversaire, mais c'était tout. Elle ne lui en envoya aucune pour le sien. Ni pour Noël ou le jour de l'an. Elle protestait à sa manière, silencieusement, comme elle l'avait toujours fait. L'équivalent émotionnel d'une bombe à retardement. Le message n'en était pas moins clair. Sans un bruit, N. avait été effacée de sa vie. Ou était-ce l'inverse ?

Quelques années plus tard, elle se surprit à repenser à N., à cette amitié brisée. Sans amertume ni rancœur. Le temps avait fait son œuvre, et il était impossible de revenir en arrière. Il ne restait plus qu'à contempler la cassure. Et se dire que c'était mieux comme ça. Non ?

Janeczka Dabrowski

SOMMAIRE

| | | |
|-------------------------------------|--------------------|------|
| Une rupture | Janeczka Dabrowski | p 2 |
| Oh un avion ! | Philippe Godet | p 3 |
| Fragilité... ton nom est... | Caro Mennesson | p 4 |
| Wagon de fête | Lucie Renaud | p 13 |
| Le verre de l'épanouissement | Olivier Grandjean | p 14 |

Rubriques

| | | |
|------------------------------|--------------------|------|
| Côté cuisine | Nathalie Ventura | p 15 |
| Un coup sur le citron | Ghislaine Balland | p 16 |
| Horoscope | Janeczka Dabrowski | p 16 |

Dossier spécial

| | | |
|-----------------------------------|--------------------|---------|
| Pomme | Adrienne | p 1 |
| Vergers | Lucie Renaud | p 5 |
| Fruit défendu | Sylvie Guével | p 6 |
| Autobiographie d'une pomme | Mélo Didémo | p 6 / 7 |
| Une vie | Ghislaine Balland | p 7 |
| Rue des vertus | Caro Mennesson | p 8 |
| Minuit dans les champs | Philippe Godet | p 9 |
| Petite Fleur | Nathalie Ventura | p 10 |
| Trognon | Guy Blanchard | p 11 |
| Pomme (s) | Janeczka Dabrowski | p 12 |

Oh un avion !

NOUS étions en vacances sur une île où les nouvelles du monde avaient du mal à parvenir jusqu'à nous. Nous étions heureux que nos économies nous aient enfin permis de nous offrir cette semaine de farniente sur une terre ensoleillée. À vrai dire, nous n'avons pas eu l'occasion d'approfondir notre connaissance de la terre en question. Chaque jour, nous nous disions qu'une voiture de location nous permettrait peut-être de nous aventurer un peu dans les collines arides. Chaque jour nous remettions au lendemain. Notre hôtel cinq étoiles, en pension complète, s'il vous plaît, avec apéro à volonté, buffet continental à tous les repas, piscine, sauna, transats et parasols, soirées dansantes animées par le personnel déguisé, nous apportait toute satisfaction et il n'y avait pas vraiment de raison d'aller voir ailleurs.

Le soir, nous avons pris l'habitude de descendre dîner à vingt heures trente précises. Martine se précipitait à la terrasse pour dénicher une table libre, tandis que je commençais à remplir mon plateau de toutes sortes de victuailles. C'était important, pour nous, de jouir d'une table en terrasse. La soirée était si douce, avec le murmure de la mer en contrebas, le soleil qui n'en finissait pas de se coucher au large, et cette petite brise iodée qui nous faisait oublier la chaleur torride de l'après-midi. Nous hélions le serveur, Tony, Johnny, ou Franky ; c'est fou comme ces îliens sont friands de petits noms américains, et nous commandions notre bouteille de rosé habituel.

Ce soir-là comme la veille, nous étions installés non loin d'un couple entre deux âges. En les apercevant, Martine m'adressa un clin d'œil, peut-être allions-nous bien rire une nouvelle fois. Ces braves gens étaient manifestement passionnés par les avions. C'est vrai : tous les soirs, pendant toute la durée du repas, nous voyions virer les charters au large, avant qu'ils ne prennent la bonne trajectoire face à la piste d'atterrissage. Alors ce soir encore, toutes les cinq minutes, nous entendions nos voisins s'exclamer : « oh, un avion ! » Et Martine de pouffer et de m'adresser clin d'œil sur clin d'œil. Oh un avion. Et encore un. Et ainsi de suite...

Je ne sais pas vraiment à quel moment nous nous sommes aperçus que ce soir-là, il ne s'agissait pas de charters. Je ne sais pas quand a eu lieu la première explosion. Je ne sais plus rien de tout cela. Il y eut un fracas épouvantable. L'hôtel cinq étoiles, fort de ses trois cent chambres luxueuses, se désagrégea en un nuage de poussière. On entendit des hurlements de toutes parts, et encore des explosions, et le rugissement des avions au-dessus de nous. Je ricanai nerveusement en m'écriant, « oh un avion ! ». Martine ne m'adressa aucune œillade en retour. Elle gisait la tête dans son assiette et le sang avait giclé partout sur la nappe.

Philippe Godet

LE MOT DE LA RÉDACTION

PREMIER numéro. Enfin. L'aventure semblait irréelle, presque un de ces paris enfantins, de ces « chiche » qui s'effacent aussi vite qu'ils sont apparus. En début d'année, l'association s'est mise en place ; quelques fidèles ont su prendre leur place, d'autres sont venus un peu plus tard, apportant dans l'ombre un soutien indéfectible et une aide d'une haute qualité. Et ce, qu'il s'agisse de créer le site web, de trouver l'image de Lu si, des dessins, des photos, des corrections, des photographies et des textes. Sans eux, sans ces heures qu'ils ont données sans compter, ce journal n'aurait ni cette saveur, ni cette richesse

Espérons qu'il vous plaise à vous lecteurs, qu'il permette à la nouvelle, au texte court de se lire autrement, qu'il nous permette de nous rappeler que l'écrit est ouvert à tous, à ceux qui écrivent tous les jours ou ceux qui rédigent un texte pour la première fois

Bonne lecture !

Caro Mennesson

Fragilité.. ton nom est...

LE jour se fait menaçant. Une rafale amène quelques gouttes, rapidement balayées. Ella sent pendre au bout de son bras un parapluie inutile. Elle longe rapidement le canal aux eaux sombres et tourmentées. Le rideau de peupliers se courbe sous les rafales. Un oiseau ose braver le mauvais temps et disparaît bien vite, chassé d'une chiquenaude du vent.

Le supermarché à droite, au loin les hautes tours récemment ravalées. Plus que quelques mètres, Ella tournera sur sa droite, apercevra le portail de l'école. Seuls quelques enfants se sont déjà réfugiés sous le préau. Ce sont toujours les mêmes. Une fillette et son frère, haut comme trois pommes. Des grands qui traînent leur ennui ou leur fatigue, les deux peut-être.

Ella passe en coup de vent dans la salle des profs, lit vaguement le mot du directeur punaisé sur le panneau d'informations, vide sinon. Un paquet de photocopies sous le bras, elle croise Luc, l'instit des CM2a. De tous ses collègues, c'est celui qu'elle apprécie le moins. Oh, il est sympathique. Seulement, parfois, un détail la dérange. Une phrase sournoise. Ce livre promis et jamais vu, l'argent qu'il n'a pas donné pour le cadeau de départ de Claude. Ella apprend aussi à travers les bruits qui frôlent les murs jusqu'au bâtiment B que, chaque année, son programme est quasiment identique.

Patatras, les feuilles glissent sur le carrelage gris moucheté de vert. Elle s'agenouille et se dépêche de tout ramasser. Il lui tend une feuille égarée sur une table où logent cafetière, tasses et sucrier puis tord ses lèvres minces pour jeter : « Ah ! C'est la journée du chêne et du roseau... » Il la détaille : son cardigan aux boutons papillons, ses chaussures à bout rond, sa jupe trapèze en tweed anglais rouille. La moue s'accentue : « Fragilité... ton nom est... » Elle pique un fard, plonge pour attraper les dernières feuilles coincées sous une chaise et relève la tête. « Vous pouvez en prendre une, et la relire, ça ne vous ferait pas de mal ! » Debout, la feuille blanche frissonnante entre ses doigts, Ella le dévisage. Il baisse les yeux. La porte claque, elle tremble encore.

Prendre le couloir jusqu'à la porte où un dessin aux mille fleurs annonce sa classe. Ella attrape la craie blanche. Incrire la date, le titre de la fable. C'est le seul texte qu'elle enseigne systématiquement. Elle l'avait appris par cœur. Puis les mots se sont lentement incrustés dans sa vie. *Je plie...* C'est ce qu'elle a pensé, en larmes, quand Éric l'a quittée. ... *et ne romps pas*. Les yeux clos devant la tombe de son père. *Je plie...* Quand elle est arrivée, premier poste, jeune, fraîche... naïve. Et que la vieille garde l'a rembarée au point de lui faire quitter l'école Watteau, pour celle-ci, nichée entre les tours. *Je plie, et ne romps pas*.



Fabiana Alvarez del Villar

Les lettres rondes se déploient sur le tableau. Elle déclinera une leçon de sciences, de grammaire, de dessin. *Je plie, et ne romps pas*.

Matin gris, jours clairs, il est des mots comme des talismans.

Caro Mennesson

Vergers

RANGÉES d'arbres gorgés de fruits, ciel parfaitement lisse, feuillages qui se parent d'or et de rubis. En contrepoint : les pépiements de mes deux nièces. Engourdie par le soleil, j'avais senti vibrer mon portable. Une avalanche de numéros, ton prénom en superposition. Fébrile, j'avais décroché. Ta voix mâtinée d'accent britannique m'avait enveloppée comme la rosée. « Darling, comment vas-tu? Tu te rends compte, dans dix jours, *we will be together in the Big Apple* ? Je te dérange en plein travail, peut-être ? Ton texte sur Giacometti rentre après-demain, n'est-ce pas? »



Nos routes professionnelles s'étaient croisées six mois auparavant.

Tu avais découvert au Salon du livre de Francfort cette rêverie que j'avais commise sur Belling et m'avais écrit pour savoir si tu pouvais me convaincre de travailler pour ta maison d'édition. Les premières semaines, les courriels échangés s'étaient révélés chaleureux mais distants. Un jour, au retour d'une exposition, troublé par le travail d'une peintre, tu m'avais confié tes impressions, sans filtre. Ce soir-là, j'avais réalisé que je pourrais tomber amoureuse des mots d'un autre dont j'ignorais encore presque tout, mais qui pourtant me ressemblait. J'avais ressenti l'urgence d'appriivoiser le son de ta voix, de la faire mienne. Pour la première fois, j'avais imaginé ta main sur ma nuque, mes seins, mon sexe.

En deux semaines, notre relation basculerait du « vous » équivoque au « je te veux, là, tout de suite », semant vertige et confusion sur son passage. Tu avais appris à me glisser dans ton horaire, entre une réunion, un déjeuner et une exposition. Je savais que tu menais une vie rangée, que tu avais de grands enfants, mais préférais tout ignorer des détails. Dans cet univers parallèle où nous nous retrouvions, tu m'appartenais et je t'étais soumise.

En apprenant où je me trouvais, tu m'avais cité, de mémoire, un quatrain des *Vergers* de Rilke. « *Vers quel soleil gravitent / tant de désirs pesants ? / De cette ardeur que vous dites, / où est le firmament?* » La tête en apesanteur, le corps ravagé de l'intérieur, j'avais raccroché. Plus que dix jours d'attente, avant que tu ne négliges tes rendez-vous professionnels, que nous nous enfermions dans une chambre d'hôtel.

De retour à mon appartement, j'avais limé une dernière fois mon texte, transmis à ta secrétaire, puis lu à voix haute ton courriel de bonne nuit. « *Tu viendras te perdre dans mes sentiers un jour, n'est-ce pas ? Je t'aime comme personne ne t'a aimée. Un milliard de fois écrite, cette sentence suffit à mon bonheur pour l'instant. Admettre cela, c'est confesser la folie. Je scellerai bientôt mon destin, notre destin, en te le répétant encore et encore.* »

Après une nuit en pointillés, j'ai pensé commettre quelques lignes coquines. Alors que mes doigts s'apprétaient à courir sur le clavier, quatre phrases lapidaires m'ont gîflée. « Mon mari s'étant endormi hier soir en laissant son ordinateur allumé, je suis tombée bien malgré moi sur votre correspondance enflammée. Sachez que s'il divorce, il perdra tout, notamment sa maison d'édition. Vous comprendrez dans ces conditions que vous demeurerez toujours une chimère. *Have a nice life.* »

J'ai su ce matin-là que jamais plus je ne remettrais les pieds à New York.

FRUIT DÉFENDU

L lui avait dit qu'elle ne devait pas en manger. Quand elle lui avait demandé pourquoi, il ne lui avait pas répondu. C'était toujours pareil avec lui, il ne répondait jamais aux questions. Une attitude énervante, lassante. Parce que quand on ne sait pas, on rumine, on s'interroge, on imagine. Ce que bien sûr elle faisait inmanquablement.

Ainsi tous les matins, très tôt dans la fraîcheur du jour, elle allait s'asseoir devant l'arbre et elle regardait; elle les regardait, lui et ses fruits, ses beaux fruits rouges et brillants, couverts de rosée, et elle cherchait à comprendre le bien-fondé de ce refus catégorique.

Mais elle ne comprenait pas ; chaque matin qu'elle passait auprès de l'arbre était une invitation. Le souffle dans son feuillage une tentation qui l'appelait, devenait de plus en plus forte. Et le temps passait, et les fruits l'appelaient : un murmure tentateur de plus en plus irrésistible.

Enfin quoi, ce n'était pas grand-chose, juste des fruits... et puis elle détestait les interdits. Pourtant elle résistait... jusqu'à cet instant inattendu où elle remarqua un beau fruit tombé de l'arbre ; elle tendit la main sans s'en apercevoir et, sans y prendre garde, elle mordit dedans, sentant le jus exquis dégouliner sur son menton ; elle rit de plaisir, de satisfaction, d'envie assouvie; elle le savoura jusqu'à ce qu'il n'en reste rien et dit : « Dieu, que cette pomme était délicieuse ! »

C'est alors qu'elle entendit sa voix, forte, chargée de reproche : « Eve, tu n'aurais pas dû ! »

Le ciel alors devint noir, le vent se mit à souffler fort dans les branches de l'arbre, lourdes de ces fruits si longtemps convoités. Des éclairs zébrèrent le ciel et le monde que la jeune fille connaissait disparut.

Elle ne savait pas, et maintenant il était trop tard.



Sylvie Guével

BRÈVE AUTOBIOGRAPHIE D'UNE POMME

PAS plus haut qu'une paume et à peine plus qu'un célèbre Tom,
Je n'ai rien en commun avec mon homonyme du haut des cimes
Et encore moins avec celui du sous-sol.

On me prête une certaine sensualité,
Mes formes sont généreuses,
Ma chair, douce et sucrée.
Et pourtant je suis malheureuse.

On me croque, on me presse,
On me pèle, on me découpe,
On me cuit tout entière.
Et, comble de tout,

On me prête tous les maux de l'humanité :
Figurez-vous qu'on me tient pour responsable de la disgrâce de l'homme !

UNE VIE



QUAND elle s'était installée dans cette austère vallée de l'Ariège, elle était cette pomme ronde et rouge qui lui avait mis l'eau à la bouche lorsqu'il l'avait découverte assise dans un pré, les jambes nues, mâchouillant un brin d'herbe, le regard perdu. Elle habitait Toulouse et passait ses week-ends à la campagne ; quant à lui, ses parents tenaient une ferme dans la vallée. La jolie pomme rouge s'était laissé séduire par le jeune homme bruni au soleil des foins et elle était restée dans la vallée. Cinquante ans avaient passé.

D'abord il y avait eu les enfants, quatre coup sur coup, puis le travail des champs, les bêtes, et plus tard, la maladie qui ne l'avait pas quittée. Lui disait que c'était sa tête qui ne la laissait pas en paix. Elle ne disait rien.

A soixante-dix ans, son mari courait encore les bois, allait aux cèpes ou aux girolles, accompagné de son chien Brutus qui ne le quittait pas d'une semelle ; elle, non, elle restait à la maison et rêvait.

L'année passée, Madeleine - celle de la ferme de Villeneuve qui lui rendait visite de temps à autre - lui avait raconté que son mari se promenait nu dans les champs quand le soleil de mai pointait le bout de son nez. Elle s'était juste étonnée : Joseph ? Nu ? Et Madeleine s'était fait un plaisir de le lui confirmer.

- Oui, nu ! À croire que ton homme a le diable au corps ! Enfin moi, ce que j'en dis...

Jeannette, l'épicière, lui avait même dit que Joseph offrait ses services de guide aux touristes de passage, surtout les femmes, avait-elle ajouté d'un air entendu. Et elle avait conclu.

- Ah, ça, pour sûr, Joseph est un cas ! Jamais fatigué malgré son âge !

Elle préféra ignorer ces commérages. De toute façon Joseph et elle ne se parlaient plus depuis si longtemps.

Quand ses filles venaient en vacances - les deux garçons, eux, se faisaient plus rares, il est vrai qu'ils étaient montés à Paris - elle retrouvait un peu goût à la vie, mais tout cela était si fugace. Une fois la maison redevenue vide, sa mélancolie prenait le pas sur la vie.

À la fin du mois d'août, l'une de ses filles lui proposa de venir passer l'hiver à Toulouse, elle accepta. Elle laisserait Joseph seul, à sa campagne et à ses amours. Il n'avait plus besoin de la petite pomme ridée qu'elle était devenue.

Ghi si ai ne Bal I and

Certains m'accusent d'être à l'origine de leur différend.
Seraient-ce les mêmes qui, pris d'un profond malaise,
Ne trouvent rien de mieux pour amortir leur chute,
Que de tomber dans mes bras ?

J'ose à peine vous parler des actes barbares que l'on m'inflige.
Untel m'a déjà transpercé le cœur avec une flèche,
Un autre me déguste, un pieu planté dans mes entrailles, et il appelle ça de l'amour.

Vous comprendrez alors aisément pourquoi,
Pour reprendre l'expression de la dame du sous-sol,
J'en ai gros sur la patate.

RUE DES VERTUS

QUARTIER PARADIS

JE descends cette rue qui a troqué ses pavés contre du macadam. Rue Benedetto, en lettres neuves, étincelantes. Brusquement, je reconnais la descente drue qui s'amorce à mi-chemin. Un vieil homme me tient la main, « Rue des vertus, des petites vertus » chantonne-t-il... Sur le mur, la trace d'une ancienne plaque.



Chaque mercredi, mon grand-père traversait le quartier Paradis jusqu'au vieux port de pêche. Nous avions rendez-vous : une partie d'échecs avec un autre vieux à la peau ridée. Son accent, qui le rendait la plupart du temps inintelligible, nous parlait de pays lointains. Devant sa peau tannée et ses yeux clairs, le gamin que j'étais, s'interrogeait : Suède, Australie, Brésil ? Quelles mers, quels océans avait-il traversés avant d'échouer ici en compagnie des derniers chalutiers ? Je restais immobile, hypnotisé par les gestes lents des deux joueurs. L'après-midi s'étirait jusqu'au soir. Même une averse ne les faisait pas s'abriter au bistrot du Port. La pluie pouvait dégouliner, l'un hésitait, avançait une tour, l'autre faisait danser un cavalier. Le lampadaire éclairait le damier luisant jusqu'au mat final.

Un mercredi, alors que j'attendais sur les marches de notre immeuble, je le vis s'approcher, comme d'habitude. Je le suivis sur le chemin, vers la haute ville. Tournant le dos à la mer, dans un dédale de passages inconnus.

Quelques bandes gris rose marbraient la fin de la journée, quand, enfin, nous déboulâmes rue des vertus. En bas de la côte, ses pavés s'élargissaient en une placette ornée d'un pommier. Mon grand-père s'arrêta et saisit trois fruits précoces. En contrebas, la rade et la flottille. Une table, deux chaises vides devant le bistrot du Port.

Nous sommes allés nous asseoir sur la jetée. La porte du bar s'ouvrait et se refermait. Parfois, un marin s'approchait de nous.

Un brouhaha léger s'élevait maintenant, se mêlant au cliquetis des bateaux amarrés et au chuchotis des vagues. Sa main ridée posa une pomme près de moi. Il se leva. Il abandonna la deuxième sur la table muette. « Allez petit, il faut rentrer. » Il porta la dernière pomme à sa bouche. Devant ma porte, il effleura comme d'habitude ma casquette. « Bonne nuit, petit. Les pommes sont pourries au Paradis, je crois. » Je n'avais pas osé lui dire à quel point la mienne était mauvaise. Je ne le vis plus jamais rejouer aux échecs. Un jour, les yeux rougis, ma mère m'annonça qu'il nous avait quittés.

Je suis revenu ici, il y a peu. Le port, englouti un temps par la crise, est en train de renaître. Dans une semaine, j'embarquerai comme second. En attendant, je renoue avec le tracé capricieux des rues. J'ai retrouvé l'ombre de la rue des vertus, d'une placette, d'un pommier, celle d'un vieil homme et d'un autre, disparu. Je finis toujours par guetter le crépuscule, assis sur la jetée. Je n'ai pas su vivre dans une ville sans mer et sans horizon, sans départ. Je suis retourné habiter quartier Paradis.

MI NUIT DANS LES CHAMPS

C'ÉTAIT un de ces moments magiques qui s'inscrivent en mémoire de manière indélébile. Un moment banal, pourtant, comportant juste un zeste de folie, mais tellement ténu.

Je savais que ce moment était particulier. Je te l'avais offert, presque en connaissance de cause, parce qu'il te plairait sûrement. Encore qu'on dise volontiers ici ou là que les hommes ne font attention à rien. Et bien si. Un homme peut être à l'écoute de ce qui ne se dit pas. Un homme peut avoir de fugitives intuitions. La preuve. Nous étions sortis. Nous étions partis nous promener sur un chemin qui sinue parmi les maïs.

Quoi ? C'est ça ton zeste de folie ? Quelques pas au milieu des céréales...

Oui, parce qu'à presque minuit, alors que la lune est encore beaucoup trop basse sur l'horizon pour éclairer quoi que ce soit, et qu'elle se dissimule derrière le premier nuage venu, elle en dessine le contour d'un liséré blanc.

Nous marchions à l'aveuglette, en particulier dans les passages où les haies sont denses et hérissées de hauts noyers. Parfois l'un de nous butait sur une aspérité du terrain, une racine sournoise ou une pierre un peu saillante, voire une noix tombée verte. Cela déclenchait d'incontrôlables protestations ponctuées de jurons, qui se muaient vite en rires plus ou moins étouffés. Il n'en fallait pas plus pour créer le branle-bas de combat dans les frondaisons, et on entendait alors le froissement réprobateur d'invisibles volatiles réveillés en sursaut et fuyant à tire d'ailes l'innocent danger que nous représentions.

Nous cheminions ainsi dans le chemin creux. Nous parlions peu, tout occupés à nous imprégner de la douceur de l'instant. Je te racontais des souvenirs de jeunesse, les sentiers quadrillant la pinède landaise, ou alors des sillages d'automobiles filant toutes vitres baissées sur des routes tourangelles. Si ces instants d'autrefois, normalement insignifiants, étaient restés gravés dans ma mémoire, c'est qu'ils étaient à chaque fois empreints du parfum capiteux des céréales.

Tu étais indulgente. Tu m'écoutais pérorer en me serrant doucement la main. Peut-être te moquais-tu éperdument de l'odeur du maïs. Peut-être même ne la percevais-tu pas. Tu dis parfois que tu n'as pas de nez. Pourtant tu t'es soudain arrêtée, comme un épagneul flairant le perdreau ; nous sommes restés silencieux quelques secondes, puis tu as dit : « Il y a autre chose. » J'ai d'abord été déconcerté, puis j'ai compris que tu sentais, outre le maïs, une odeur nouvelle que tu ne savais identifier.

Je n'ai pas eu à réfléchir longtemps. J'ai reconnu instantanément ce dont il s'agissait et cela a contribué à parfaire la magie de l'instant. Nous ne le voyions pas, mais il y avait un pommier dans les environs, c'était une évidence. L'été moite qui faisait suite à une longue période de sécheresse avait fini par gâter les fruits, et voilà ce que nous percevions. La nuit sentait la pomme et cela nous ravissait.

PETITE FLEUR

J'AI en mémoire ces ruelles d'un autre temps, les quelques percées de soleil qui s'écrivent à la verticale sur les murs de pierres et l'abbaye, cette vieille dame respectable posée au sommet du village. Il y a maintenant un parking, en contrebas, près du ruisseau et les gens s'essouffent sur la pente de la rue principale aux toits qui chuchotent pour passer le porche et rejoindre la grand-cour. Hier soir, j'ai attendu le départ des touristes et je me suis assis seul sur les remparts, c'est merveilleux, la vue coule toujours loin sur les noyers.

Il a plu les deux premiers jours du festival, mais ce soir, un flot de lumière pâle descend sur la buvette improvisée dans la maison abbatiale. Des jeunes ont déroulé de grandes couvertures dans l'herbe, devant la scène. Agathe n'aurait pas aimé s'asseoir à même le sol, ni sur cette chaise trop rouillée que j'ai choisie. Elle ne peut dormir sans fermer les volets ou manquer de thé anglais au petit déjeuner. Dire qu'au début de notre relation, je trouvais ça charmant et raffiné. Je suis content d'être revenu ici sans elle.

La serveuse se presse entre les tables, elle parle vite, comme un rire que l'on entend de loin. Une grenadine pour la petite fille aux grands yeux noirs et une barquette de frites pour son frère qui boude le menton collé sur sa table en fer gondolée. Sur le parvis, le clavier est installé et des gosses tournent autour sans oser le toucher. Rien ici n'est immobile, même les lampions maladroitement accrochés entre les platanes s'enroulent sur eux dans un mouvement sans fin.

La serveuse s'appelle Bertille, a de jolies jambes et une sorte de grâce qui m'enchantent. Elle s'est retournée et nos regards se sont frôlés. La scène est toujours vide. Je croise les doigts et me dis que si les musiciens arrivent avant que l'ombre de l'abbaye ne rejoigne le micro, j'engage la conversation avec elle. Agathe déteste mes petits vœux magiques. Parfois, je lui dis : si le gros monsieur traverse le passage piéton avant la petite dame rousse, je t'invite au restaurant ! Ça l'agace, elle hausse les épaules et me demande de cesser mes jeux puérils.

Trois musiciens se sont installés et un vieux monsieur tout rond s'avance lentement une clarinette en main. Ses yeux brillent de plaisir et j'aime ce tremblement à peine maîtrisé sur le bord de ses lèvres. Le son est pur, troublant, et à mesure que les notes s'échappent nous sommes gagnés par cette ivresse qui délivre des jours gris. Il joue *Caravan*, la mer est haute, le sable doux glisse entre nos mains et nous avons tous un goût de liberté au fond de la gorge.

Bertille s'est assise un moment à côté de moi pour mieux le voir. Je me penche pour lui demander une bière et son numéro de téléphone. Elle rit puis lance : « Promis, s'il joue *Petite Fleur* avant que le clocher ne sonne 19 heures ! »

J'ai croisé les doigts à nouveau.

Les premières mesures de *Petite Fleur*... et Bertille qui revient en coup de vent poser une bière et une pomme verte sur ma table, sans un mot. Plus tard, elle glisse et se perd quelque part entre le bar et l'ombre des premières maisons du village.

Le concert continue, mais je n'ai plus très envie de jouer à faire comme si le ciel était bleu. C'est drôle cette manière qu'ont certaines personnes de s'installer dans nos vies, comme ça, entre trois regards échangés et une mélodie à la manière de Sidney Bechet. Bertille... ça sonne comme une bulle de champagne qui envoûte et s'évapore.

Je me lève, plus vraiment le cœur à rester, et c'est en posant la Granny Smith sur la table du petit boudeur que je sens les chiffres qu'elle a gravés à même la chair acidulée. Sourire.

Nathalie Ventura

TROGNON



LES nuages lourds assombrissant les aires de jeux extérieures du centre de loisirs, Sandrine rassembla son petit monde dans la grande salle ouverte aux manifestations sociales et culturelles. La monitrice déposa au centre de la table, autour de laquelle se massaient les petits, protégés par des tabliers plastiques baptisés des couleurs de l'arc-en-ciel, une belle pomme fière de ses deux feuilles aussi lustrées que sa peau fine et rougeoyante.

« Vous allez me dessiner la pomme puis la peindre comme le modèle, expliqua-t-elle en montrant le fruit.

- Aussi brillante ? demanda l'un des petits très observateur.

- Bien sûr, répondit-elle en souriant, exactement comme on vous la donne : nettoyée. »

Tous s'appliquèrent en surveillant le modèle. Chacun libéra son esprit comparant son travail à celui de son voisin.

Après un ballet de crayons, gommes, pinceaux et chiffons, la monitrice fit le ramassage des œuvres en ne ménageant pas ses compliments. Elle s'arrêta, très surprise, devant le travail de Petit Rémi.

« Mais... c'est... trognon ! souffla Sandrine, surprise de l'idée et la justesse du tracé.

- Comment tu sais que maman m'appelle mon petit trognon ? répliqua Petit Rémi avant d'éclater d'un grand éclat de rire repris par tous ses petits camarades.

- Il fallait dessiner la pomme.

- Tu as dit : « On a mangé. »

- Tu n'as pas bien compris, j'ai dit : « On vous la donne à manger, pas mangée. »

- C'est fait ! répliqua le petit malin en haussant des épaules, c'est pas un pépin.

- En effet, on n'en voit pas un. Tu t'amuses bien, dis-moi ?

- Je... J'ai... Maman m'a dit que la plus belle pomme est celle qui a nourri.

- C'est vrai, confirma Sandrine songeuse. Tu aimes beaucoup ta maman n'est-ce pas ?

- Elle est la plus gentille, la plus jolie, sa peau aussi belle, aussi lisse et colorée que la pomme... là. »

Tout le groupe ne put retenir son hilarité.

Guy Blanchard

Rédaction

Auteurs : Adrienne - Ghislaine Balland - Guy Blanchard - Janeczka Dabrowski - Philippe Godet - Olivier Grandjean - Sylvie Guével - Mélo Didémo - Caro Mennesson - Lucie Renaud - Nathalie Ventura

Illustrateurs : Fabiana Alvarez del Villar Celaya - Janeczka Dabrowski - Fabian Latorre - Pagenas

Photographes : Aj Li Photos - Caro Mennesson - Val Tilu

Correcteurs : Adrienne - Sophie Bourmonville - Jean-Claude Wullaert

Rédacteur en chef : Caro Mennesson / *Coordinatrices* : Lucie Renaud - Nathalie Ventura / *Comptabilité* : Valérie Arancio

Webmaster

Oscar Lacayo

Composition

Caro Mennesson - Flora Mennesson - Lucie Renaud - 18 Mégad'ram (Jean-Claude Laplanche - Tony Content)

Lu si...

Edité par **Autour du court**, association régie par la loi 1901.

Le Pain Perdu

18340 Plaimpied Givaudins

[mail: lusi@nouvelles-courtes.com](mailto:lusi@nouvelles-courtes.com) / [site web: www.nouvelles-courtes.com](http://www.nouvelles-courtes.com)

POMME(S)



Aj—Li Photos

IL s'éveilla. Brusquement. Il ouvrit les yeux. Le réveil n'avait pas sonné. Il ne sonnerait pas : on était dimanche. Le soleil, déjà haut dans le ciel, inondait la chambre. Il se leva avec peine, courbaturé comme s'il avait couru un marathon durant la nuit. Il se rappelait d'ailleurs que cette dernière avait été agitée, peuplée d'ombres et de situations incohérentes qui lui avaient laissé une sensation de malaise, sans qu'il puisse mettre le doigt sur ce qui le chiffonnait.

Il se traîna jusqu'à la salle de bains, les yeux encore englués de sommeil et pas encore bien en face de leurs trous. Il eut un sursaut lorsqu'il aperçut son reflet : à la place de son visage se trouvait une pomme. Une belle pomme appétissante, d'un vert poli.

Il se réveilla. D'un seul coup. Le réveil n'avait pas encore sonné. Il ne sonnerait pas : on était samedi. La pluie paraissait entrer par flots dans la chambre. Il attribuait ses courbatures au mauvais temps. Il se sentait fourbu, encore plus fatigué que lorsqu'il s'était couché. Il avait eu un sommeil très agité. Il lui semblait que des bribes de cauchemars restaient accrochées à lui, comme des ombres. Un malaise le taraudait depuis son réveil sans qu'il sache pourquoi.

Il déambula avec peine jusqu'à la fenêtre et tira les rideaux. Un spectacle banal de passants sous leurs parapluies l'attendait. Il bâilla, se frotta les yeux. Quelque chose était étrange... Il mit quelques secondes à s'en rendre compte : tous les passants sans exception étaient des hommes, en complet-cravate, chapeau melon sur la tête. Il fit un pas en arrière lorsqu'il vit que tous, sans exception, avaient une pomme à la place du visage.

Il ouvrit les yeux. Soudainement. Le réveil n'avait pas sonné, il ne sonnerait jamais : il n'en possédait pas. Les murs de sa chambre paraissaient noyés sous la neige. Tous étaient d'un blanc pur, presque aveuglant. Ankylosé, les membres raidis, il sentait physiquement que son repos n'avait rien eu de paisible. De vagues souvenirs d'ombres, de malaise... de pommes.

Il voulut se lever, mais ne le put pas. Il semblait être retenu par quelque chose, comme littéralement cloué au lit. Il aperçut du coin de l'œil l'infirmier qui se dirigeait vers lui. Il constata avec effroi que celui-ci possédait une pomme en guise de visage.

Il voulut crier, mais le hurlement se perdit au fond de sa gorge.



Janeczka Dabrowski

WAGON DE TÊTE

MATIN d'automne maussade, mesquin, morne. J'aurais souhaité chevaucher la nuit, mais elle m'a chevillé le délire aux tempes, fracassant ce qui me restait encore de cohérence. Signe du temps qui s'effrite, le lever s'est révélé amer, abrupt, abrutissant. Abroger les ténèbres comme on abrège une réunion qui s'éternise. Avaler le jour comme on annihile les doutes, à coups d'anesthésiants.



Caro Mennesson

Harassé, hagard, je me suis pressé pour la cent-millième fois sur le quai. Une envie sans appel d'en finir. J'ai croisé les regards de ces êtres qui m'accompagnent presque quotidiennement. Avec un soupçon de mesquinerie, sourire, soupeser, soupirer, sous-entendre. Occuper l'espace, repousser l'autre, le plus loin possible.

Par la fenêtre, le paysage défile, rêche comme ma peau. Je sors mon livre. Impossible d'y fixer le regard plus qu'un instant. Je me tance. Ces compagnons d'infortune, d'indifférence, quelle image peuvent-ils avoir de moi? Me jugent-ils encore capable de m'indigner, malgré la déchéance visible du corps? Réalisent-ils que je peux encore me laisser porter sans raison, par un geste, deux mots, trois phrases musicales?

Mon regard détaille chaque membre de ce chœur amateur improbable. Celle-ci refait son maquillage. Pour masquer une absence, sa détresse, le tressaillement lorsqu'elle aperçoit son patron? Celui-ci lit avec affectation son quotidien. Petit cadre qui veut donner l'illusion qu'il maîtrise les destinées du monde? Les yeux de cette autre, si vitreux, en deviennent douloureux à contempler. Cette lassitude, tu la reconnais, tu l'as trop souvent ressentie : celle des laissés pour compte, des délaissés, des désaimés.

Un instant fugace, le visage d'une inconnue me happe. Elle détonne, déstabilise, me fragilise. Fin de la vingtaine peut-être. Début de la trentaine plutôt ; quelques lignes marquant à peine le coin de ses yeux la dénoncent. Tenue éclectique, vaguement désordonnée. Jambes interminables, poitrine assumée. Pourtant, rien d'accrocheur, d'accroche-cœur. Un regard consumé par je ne sais quel feu. Elle a sorti un carnet et griffonne de façon presque frénétique. Elle mordille le crayon un instant, fillette déstabilisée par une question d'examen.

Elle plonge un instant son regard dans le mien, sans broncher. Qu'a-t-elle vu? Le manteau qui camoufle ma silhouette lourde? Les années qui s'accumulent? Les doutes qui se déversent? Le crayon a cessé de courir. Elle extrait son lecteur mp3 de la poche de sa veste, contemple une liste de lecture dont j'ignore sans doute tous les titres. Elle se concentre. Elle ferme les yeux. Sa respiration devient plus posée. La possède. La dépose. Le train entre en gare. Ses cils humides se dessillent. Elle retire lentement les écouteurs de ses oreilles.

L'air faussement décontracté, je m'approche et lui demande quelle œuvre l'avait autant bouleversée. Elle fixe son regard sur moi, hésite à me répondre. « Vous ne pourriez pas comprendre. » Le vous du respect porté à l'aîné. J'avale douloureusement. Je me tais. Teigneux. Elle ramasse son sac, se prépare à sortir. En passant, elle ouvre la main et me désigne le titre affiché. *L'Ave verum* de Mozart. Je la remercie. Scié. *Miserere mei*.

LE VERRE DE L'ÉPANOUI SSEMENT

THIERRY commença à boire. Le liquide avait une consistance inconnue, mais plutôt agréable. Aussitôt ingurgité, son front sua, ses pommettes rougirent. Sa main tremblante s'ouvrit et le verre se brisa sur le carrelage. L'homme en face de lui rajusta ses lunettes aux verres fumés. Lèvres entrouvertes celui-ci libéra quelques paroles que Thierry tenta, en vain, de comprendre. Pour être initié, il devait se laisser guider et ne pas faire d'histoire. Et puis, il y avait ce mot dans sa boîte aux lettres :

Le maître Garwis est un sage. Contentez-vous de vous abreuver de ses paroles.

L'homme s'était levé et se tenait maintenant debout, sans ses lunettes. De son regard se dégageait une expression singulière, mêlant compatissance et moquerie. Sa main droite tenait un autre verre que Thierry allait devoir consommer docilement. Il n'avait pas le choix puisqu'il avait décidé de progresser sur cette voie. Malheureusement ses bras ne pouvaient se déplier pour s'en emparer. Thierry ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. L'anesthésie totale était certainement une étape incontournable pour parvenir à la liberté. Son épouse revue dans ce bar, après douze années de séparation, était formelle :

Sois malléable comme pâte à modeler et le monde t'appartiendra.

Thierry regarda le verre s'approcher de son visage. Il ferma les yeux et força ses mâchoires à rester ouvertes. Cette fois-ci, lorsque le breuvage s'immisça en lui, il ne ressentit rien. Aussi, il rouvrit les paupières et regarda autour de lui. Une plénitude finit par l'envahir. C'était donc ça le bonheur : faire ce qu'on vous demande et ne pas avoir de mauvaises pensées envers ceux qui vous viennent en aide ! Thierry était maintenant certain que sa voix était revenue. Il aurait voulu pouvoir témoigner sa gratitude mais il n'osait perturber les méditations de ce visionnaire qui avait repris sa posture d'ange statufié. La veille, son voisin l'avait prévenu :

Chez lui, pas de porte d'entrée, juste un rideau, car frapper attire les mauvais esprits.

Soudain, un hurlement déchira le silence. Comprenant qu'il s'était assoupi, le corps lamentablement étalé en travers du canapé, Thierry sursauta. Face à lui, Garwis, bras au ciel, lançait des injures en français. Comment calmer un être qui vous veut tant de bien ? Thierry se sentait tout à fait prêt à tout sacrifier pour devenir son égal. D'ailleurs, vissée au mur, la plaque émaillée annonçait :

Soyez comme lui et vous lui ressemblerez.

Néanmoins, il ne put s'empêcher de tressaillir lorsque les mains du maître se posèrent sur ses épaules. Croyant bien faire, il s'agenouilla. Des larmes coulaient sur ses joues. Mais l'homme le tira puis le poussa sans ménagement. Finalement Thierry fut jeté dehors. Pendant son sommeil, il avait vomi tout ce que lui avait fait boire Garwis. Pourtant il avait parfaitement retenu les directives détaillées au téléphone par la secrétaire du gourou :

L'objectif est d'emmagasiner tout ce qui vous sera offert sans exception.



CÔTÉ CUISINE

Faire cuire
 180 degrés pendant
 trente minutes
 environ
 Dans un moule à
 tarte étaler et
 piquer notre
 pâte la garnir de
 pommes épluchées
 et coupées en fines
 lamelles

Nathalie Ventura



Bulletin d'abonnement

Oui, je m'abonne à **Lu si...** pour une durée de un an (trois numéros) et je joins un chèque libellé à **Autour du court**,
 association régie par la loi 1901. Le règlement est à adresser à :

Autour du court - Ile-ù-dit le Pain Perdu 18 340 Plalmpied Glvaudins

- | | |
|--|---------|
| <input type="checkbox"/> Tarif France métropolitaine | 9,00 € |
| <input type="checkbox"/> Tarif Union Européenne hors France et DOM TOM | 11,55 € |
| <input type="checkbox"/> Tarif Autres pays en dehors de l'Union Européenne | 12,00 € |



Mes coordonnées

Nom : _____ Prénom : _____
 Adresse : _____

 Code Postal : _____ Ville : _____
 Pays : _____ Mail : _____

La lettre d'amour

SA femme venait d'être enterrée dans la plus stricte intimité, sans fleurs ni couronnes, et il était presque heureux de s'être débarrassé de cette corvée en si peu de temps. Rentré chez lui plus tôt que prévu, il allait pouvoir écouter son émission habituelle sur France Inter. Quand le facteur a sonné, il a ouvert, le visage sombre.

Le facteur lui a présenté ses condoléances avec la tête de circonstance, et lui a fait remarquer, en lui tendant une lettre qui était adressée à sa femme, que parfois les lettres arrivaient trop tard.

- Elle a été envoyée le 2 septembre 1961 ! 50 ans ! Vous vous rendez compte ? On n'a jamais vu ça de mémoire de postier.

Il a remercié le facteur, a fermé la porte et a placé l'enveloppe sur la table de la salle à manger. Sur le papier jauni, c'était son écriture ! Il a vérifié le cachet de la poste et a constaté que la lettre avait bien été envoyée le 2 septembre 1961, juste après leur mariage ; sûrement une lettre d'amour.

Il a préféré ne pas décacheter l'enveloppe et ne pas lire la lettre, inutile de se souvenir, il y avait tellement longtemps qu'il ne l'aimait plus.

Au bout d'une semaine, la lettre a été enterrée dans le jardin ; sans fleurs ni couronnes.

Ghi si ai ne Bal I and

L'horoscope de Mme Nina

Bélier Aujourd'hui, vous risquez de foncer tête baissée droit dans le mur. Attention aux dégâts!

Taureau Prenez-le par les cornes mais attention à ne pas mettre la charrue avant les bœufs.

Gémeaux J'ai mal, j'ai des maux, j'ai deux mots à te dire... Arrêtez donc un peu de vous plaindre!

Cancer Si vous fumez, aujourd'hui serait un bon jour pour arrêter. Si vous ne fumez pas, aujourd'hui serait un bon jour pour commencer.

Lion Ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué et essayez de reprendre du poil de la bête.

Vierge Une bonne chance de réussite en amour... ou dans les affaires religieuses.

Balance Ce jour est tout indiqué pour entreprendre un régime. Attention toutefois à trouver le bon équilibre et à être juste dans vos choix.

Scorpion Vous risquez d'être piqué au vif, aujourd'hui. En amour comme en affaires, attention à ne pas vous mordre la queue.

Sagittaire Aujourd'hui, il s'agit de se taire ou de ne parler qu'à bon escient.

Capricorne Ne vous laissez pas aller au caprice. Petit conseil: pensez à vérifier la fidélité de votre partenaire.

Verseau Attention à ne pas vous noyer dans un verre d'eau. Essayez de voir le bon côté des choses.

Poisson Essayez de garder la tête hors de l'eau, ou vous risquez de couler. Débarrassez-vous du stress en allant nager.



Janeczka Dabrowski